

## Michel de Certeau : un historien de l'altérité

François Dosse

Texte inédit, conférence à Mexico, septembre 2003.

On s'attendait en France que 2002 soit l'année Braudel, célébrant celui qui fût considéré de son vivant comme le « Pape de l'histoire » à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance (1902). La vraie surprise, et qui produit un saisissant effet de contraste, est que la rentrée de l'automne 2002 a fait une large place à la redécouverte par les historiens d'une figure oubliée, celle d'un Michel de Certeau prématurément disparue en 1986 et réactualisée grâce à une série de publications <sup>1</sup>.

Ce n'est que justice rendu à ce passeur infatigable qui a souffert d'être « inclassable ». Sa multi-identité de jésuite, d'historien, d'anthropologue, de sociologue, de théologien et encore de co-fondateur de l'école freudienne de Paris en 1964 aura fait de lui un marcheur sans cesse animé par le désir d'un ailleurs, un désir d'autre. Cette figure de l'autre fait fonction d'*archè* chez lui. Il n'a cessé d'être porté vers l'altérité en tant que celle-ci provoque l'altération de l'identité et suscite ainsi une remise en marche, un mouvement constant vers la création, l'innovation : « Penser, écrit-il, c'est passer à l'autre », passer dans le camp de l'autre pour y pratiquer un écart qui le remette en route la curiosité. D'où le parcours labyrinthique de son œuvre suivant des lignes qui s'étendent sur des chemins non tracés.

### 1. Une figure singulière d'intellectuel : l'intellectuel transversal.

Comme l'a écrit Ricœur, Michel de Certeau aura été « un *outsider* du dedans », toujours en écart et en même temps il ne cultivait pas une position de marginalité. Il exemplifie une figure, celle de l'intellectuel « exilique », l'intellectuel de l'exode dont l'itinérance est guidée, ni par le cumul de ses positions de légitimation, ni par quelque souci de territorialisation de son champ de compétence, mais par la volonté de faire toujours place à l'autre. De quelle manière ? En s'exposant et il le fût de manière paroxystique, à la manière d'une photo surexposée. Il aura toujours été, comme il l'a dit de Michel Foucault, « au bord de la falaise », dans une constante prise de risques, car ce chemin qui mène vers l'autre est une mise en péril de sa propre identité, de ses certitudes. Cette quête implique une véritable ascèse qui l'a conduit à évider toutes les certitudes, les « prêts à penser » par une pratique du pas de côté, de l'écart, de la surprise, avec la conviction que rien n'est jamais le tout. D'où un parcours boulimique au cours duquel il s'est brûler lui-même. On peut, sans forcer le trait, parler de consommation intérieure dans ce mouvement par lequel il a préféré mourir à lui-même pour laisser place à l'autre pour que ce dernier parvienne à aller jusqu'au bout de lui-même. D'où une sidérante unité chez Certeau entre sa vie et son œuvre, au point que sa vie, d'une certaine manière, fût son œuvre. Animé par une marche que l'on peut qualifier de mystique qui le conduit à une éthique de la liberté et à une poétique de la parole, à la manière d'un des premiers compagnons d'Ignace, Pierre Favre, « Tout

---

<sup>1</sup> - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Gallimard, coll. « Folio », 2002 ; Michel de Certeau, Dominique Julia, Jacques Revel, *La politique de la langue*, Gallimard, coll. « Folio », 2002, avec une postface inédite de Dominique Julia et Jacques Revel ; Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Gallimard, coll. « Folio », 2002, avec une préface inédite de Luce Giard, « Un chemin non tracé » ; François Dosse, *Michel de Certeau, le marcheur blessé*, La Découverte, 2002 ; Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, Michel Trebitsch dir., *Michel de Certeau, Les chemins d'histoire*, éd. Complexe, 2002 ; « Michel de Certeau, histoire/psychanalyse. Mises à l'épreuve », *EspacesTemps*, n°80-81, 2002.

L'arrête, rien ne le retient ». Certeau, serait-il mystique ? D'entrée, au début de son ouvrage *La Fable mystique* paru en 1982, il commence par une dénégation, comme d'ailleurs tout discours mystique, avec l'affirmation de ne pas en être et de parler au nom d'une incompetence. Mais on peut légitimement se demander si Certeau n'est pas lui-même une figure mystique agie par ce manquant qui fait écrire. Au terme de son ouvrage, il propose une définition du mystique qui correspond tout à fait à son propre parcours : « Est mystique celui ou celle qui ne peut s'arrêter de marcher et qui, avec la certitude de ce qui lui manque, sait de chaque lieu et de chaque objet que ce n'est *pas ça*, qu'on ne peut résider *ici* ni se contenter de *cela* <sup>2</sup>. » Cette quête est portée par une blessure, celle de l'absence <sup>3</sup> qui relance par le manque le désir de croire dans un paysage de ruines. Certeau aura porté la part d'ombre de la modernité, ce qu'elle a refoulé au fil du temps, sa tradition orale évacuée par le triomphe de l'écriture. Cette blessure qui se traduit par une marque sur le corps n'est pas sans évoquer le héros antique, Œdipe, mais aussi le héros biblique, Jacob marqué lui aussi par sa nuit de combat contre le diable : « Le fait d'être « blessé » est la signature illisible du manquant sur le corps <sup>4</sup>

C'est une telle conception que défend aujourd'hui Edward W. Saïd, spécialiste américain de la vie intellectuelle, d'origine palestinienne et figure de proue des *Subaltern Studies* <sup>5</sup>. La tâche qui incombe aux intellectuels est selon lui de se distancier de leurs attaches, de leurs affiliations idéologiques ainsi que de leur appartenance nationale pour faire prévaloir en chaque occasion les critères de la vérité. Il en résulte un profil d'intellectuel qui, défini par Saïd, correspond assez bien à l'itinéraire d'un Michel de Certeau <sup>6</sup> : « Je définis l'intellectuel comme un exilé, un marginal, un amateur, et enfin l'auteur d'un langage qui tente de parler vrai au pouvoir <sup>7</sup>. » Cette définition pourrait en effet tout à fait être utilisée pour qualifier la manière dont Certeau a conçu son rapport à l'altérité comme un moyen de le mettre sans cesse en mouvement. Une telle définition présuppose un mode d'inscription sociale qui fait de l'intellectuel un *outsider*, et c'est d'ailleurs ainsi que Ricœur qualifie Certeau, comme un « *outsider* du dedans <sup>8</sup>. » Il ne faut cependant pas se leurrer par le qualificatif d'amateur car il implique la pratique de ce que Michel Foucault a appelé une « érudition sans répit », et entendu comme cela, le terme d'amateur s'applique là encore à merveille à Certeau.

Ce caractère inclassable de Certeau a suscité une relation ambivalente et très difficile avec toute forme d'institution. Certeau aura fait preuve d'une grande fidélité à ses engagements et on ne peut, sans contre-sens, le présenter comme un anti-institutionnel. Il n'aura jamais rompu avec la Compagnie de Jésus ni avec l'École lacanienne, protestant même contre sa dissolution en 1980. Pour lui, l'institution doit être et être assez forte pour préserver l'individu de la folie du voir. En même temps, cette institution doit être assez faible pour laisser place à la vision, au mouvement, à la création. Il va nouer avec l'institution, quelle qu'elle soit, un rapport que l'on peut qualifier de faible, mais il en paiera le prix fort, ayant le plus grand mal, malgré une œuvre novatrice et présente dans tous les domaines des sciences humaines, à se faire reconnaître et élire à des postes de responsabilité un peu stables au plan de l'enseignement. Il va longtemps enseigner avec un statut très précaire, que ce soit à l'Institut catholique de Paris, à l'université Paris 8, puis Paris 7. Il ne réussira que très tard, en fin 1983, à se faire élire directeur d'études à l'EHESS, reconnaissance tardive et qui a suivi le détour américain où Certeau a enseigné à partir de 1978 à San Diego en Californie.

<sup>2</sup> - Michel de Certeau, *La fable mystique*, Gallimard, 1982, p. 411.

<sup>3</sup> - Voir François Dosse, *Michel de Certeau, le marcheur blessé*, La Découverte, 2002, traduction espagnole, *Michel de Certeau. El caminante herido*, Universidad Iberoamericana, Mexico, 2003.

<sup>4</sup> - Michel de Certeau, « Le corps folié : mystique et folie au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle » dans Armando Verdiglione, *La folie dans la psychanalyse*, Payot, 1977, p. 200.

<sup>5</sup> - Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du pouvoir*, Seuil, 1996.

<sup>6</sup> - Voir François Dosse, *Michel de Certeau, le marcheur blessé*.

<sup>7</sup> - Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du pouvoir*, op. cit., p. 15.

<sup>8</sup> - Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, 2000, p. 254.

On retrouve aujourd'hui avec Edward Saïd une définition de l'intellectuel très proche des conceptions de Certeau. Saïd entend conjuguer deux pôles, sociétal selon Gramsci et quasi-mystique avec Benda, pour perpétuer une crédibilité à l'intellectuel des temps modernes. Il trouve dans la littérature ces figures d'intellectuels dont l'émergence tient à leur attitude subversive, à leur refus de se plier aux normes. Ainsi, chez le héros Bazarov de *Père et fils* de Tourguéniev ou chez Stephen Dedalus du *Portrait de l'artiste en jeune homme* de Joyce. L'intellectuel récuse le cours répétitif de l'existence et se révolte contre toute forme de domestication ou de routinisation. L'expression du désir d'un Stephen Dedalus nous conduit vers une analogie frappante avec la manière dont Certeau chemine dans l'existence : « Je vais te dire ce que je veux faire et ce que je ne veux pas faire. Je ne veux pas servir ce à quoi je ne crois plus, que cela s'appelle mon foyer, ma patrie ou mon Eglise. Et je veux essayer de m'exprimer sous quelque forme d'existence ou d'art, aussi librement et aussi complètement que possible, en usant pour ma défense des seules armes que je m'autorise à employer : le silence, l'exil et la ruse <sup>9</sup>. » Cette hybridité entre l'artiste et l'intellectuel savant est accomplie par Certeau, ainsi que cette trilogie qui fonde son geste : « le silence, l'exil et la ruse ». Cependant, Certeau n'en tire aucune posture d'accréditation, aucune prétention à détenir la vérité, à la différence de la position défendue par Saïd selon lequel l'intellectuel aurait ce privilège. En cela, ce dernier se rapproche des thèses de l'École de Francfort avec l'idée de l'impératif d'un dévoilement nécessaire à partir d'une philosophie du soupçon : « Adorno fut, à mon sens, la conscience intellectuelle dominante du milieu du XX<sup>e</sup> siècle <sup>10</sup>. » Edward Saïd s'appuie aussi sur d'autres sources, comme celle du sociologue américain C. Wright Mills : « L'artiste et l'intellectuel indépendants comptent parmi les rares personnalités équipées pour résister et combattre l'expansion du stéréotype et son effet – la mort de ce qui est authentique et vivant... Si le penseur n'est pas personnellement attaché au prix de la vérité dans la lutte politique, il ne peut faire face avec responsabilité à la totalité de l'expérience vécue <sup>11</sup>. » Mais Edward Saïd retrouve Certeau lorsqu'il magnifie dans la position de l'exilé la condition même de possibilité d'une posture d'intellectuel, certes pas limitée à une situation tangible d'expatrié, mais qui doit correspondre à une attitude, à un mode d'être existentiel : « La condition de l'exil est exemplaire du statut de l'intellectuel en tant qu'*outsider* : ne jamais être pleinement en phase, se sentir toujours extérieur au monde sécurisant et familier des indigènes... Métaphysiquement parlant, l'exil est pour l'intellectuel un état d'inquiétude, un mouvement où, constamment déstabilisé, il déstabilise les autres <sup>12</sup>. » La thématique de l'altérité/altération est ici commune à Certeau et à Edward Saïd.

Il est certain qu'en la fin du XX<sup>e</sup> siècle, la figure de l'exil, de la traversée existentielle de l'épreuve est une thématique majeure et se cristallise dans la référence constante à une Hannah Arendt transformée en véritable conscience morale de cette période <sup>13</sup>. La réception d'un Walter Benjamin ou d'un Adorno participe de la même manière aujourd'hui de cette insistance sur la pratique de l'écart par rapport à toutes les tentations identitaires de repli : « Cela fait partie de la morale de ne pas se sentir chez soi dans son chez soi <sup>14</sup>. » Cette exigence éthique qui s'interdit toute position d'arrêt ou de confort dans sa propre manière d'habiter le monde relève d'une véritable ascèse, d'une tension constante et nous retrouvons la consommation intérieure qui animait le feu personnel de Certeau pour lequel toute idée de relâchement était impensable et qui se tenait constamment en alerte sur le bord de la falaise : « La nécessité où l'on est de se durcir contre l'indulgence envers soi-même implique l'obligation technique de contrer tout relâchement de sa tension intellectuelle avec la dernière vigilance... En fin de compte, l'auteur n'a pas le droit

<sup>9</sup> - James Joyce, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, cité par Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du pouvoir*, op. cit., p. 33.

<sup>10</sup> - Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du pouvoir*, op. cit., p. 70.

<sup>11</sup> - C. Wright Mills, *Powers, Politics and People : The Collected Essays of C. Wright Mills*, éd. Irving Louis Horowitz, New York, Ballantine, 1963, p. 299.

<sup>12</sup> - Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du pouvoir*, op. cit., p. 69.

<sup>13</sup> - Voir François Dosse, « Paysage intellectuel : changement de repères », *Le Débat*, n° 110, mai-août 2000, p. 67-91.

<sup>14</sup> - Theodor Adorno, *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, trad. Fr. Eliane Kaufholz et Jean-René Ladmiral, Payot, 1983, p. 35.

d'habiter dans son écriture <sup>15</sup>. » La manière dont Edward Saïd définit la figure de l'intellectuel comme intellectuel « exilique » est donc tout à fait appropriée, jusqu'aux métaphores utilisées, pour comprendre le paradigme du voyage certalien et l'on saisit ici en quoi Certeau est devenu une ressource essentielle des *Subaltern Studies* : « Un intellectuel ressemble à un naufragé qui d'une certaine manière apprend à vivre, *avec* le pays, et non *sur* le pays. Non pas en Robison Crusoe dont l'objectif est de coloniser sa petite île, mais plutôt en Marco Polo guidé par le sens du merveilleux ; ni conquérant, ni pillard, mais éternel voyageur et hôte provisoire <sup>16</sup>. » On retrouve une proximité jusqu'aux références utilisées entre Saïd et Certeau, ce dernier écrivant : « L'endroit où *Robinson Crusoe* faisait commencer le fantastique est pertinent : c'est sur la plage, à la limite de l'empire insulaire créé par une activité méthodique. L'historien est à cette place aussi, devant la mer d'où vient l'homme qui a laissé des traces. Mais à la différence de Robison, il sait que l'autre ne reviendra pas. Le récit de l'histoire devrait donc s'arrêter là. *L'étranger* ne ressortira pas de la mer. *Il a passé*. En fait, d'avoir visité les bords de sa terre, d'avoir été comme Robison « bouleversé » par les traces de l'absence marquées sur ces rivages d'une société, l'historien revient *altéré*, mais non *pas silencieux* <sup>17</sup>. »

## 2. Faire de l'histoire : une herméneutique de l'autre.

Michel de Certeau a situé l'opération historiographique dans un entre-deux qui se situe entre le langage d'hier et celui, contemporain, de l'historien. C'est bien évidemment une leçon majeure à retenir pour les historiens du temps présent. Elle modifie radicalement notre conception traditionnelle de l'événement. Ainsi, lorsque Michel de Certeau écrit à chaud à propos de mai 1968 qu'« un événement n'est pas ce qu'on peut voir ou savoir de lui, mais ce qu'il devient (et d'abord pour nous) <sup>18</sup> ». Cette approche change tout car elle déplace la focale de l'historien qui jusque-là avait tendance à limiter son investigation à l'attestation de la véridicité des faits relatés et à leur mise en perspective dans une quête causale, alors que Michel de Certeau invite à rechercher les traces laissées par l'événement depuis sa manifestation en considérant celles-ci comme constitutives d'un sens toujours ouvert.

Spécialiste du XVII<sup>e</sup> siècle, parti en quête du même en exhumant les sources originelles de la Compagnie jésuite avec la réalisation du *Mémorial* de Pierre Favre et la publication en 1966 de la *Correspondance* de Jean-Joseph Surin, Michel de Certeau se confronte à l'impossible résurrection du passé. Malgré un premier mouvement d'identification et de restitution du passé, il ne partage pas l'illusoire espérance de Jules Michelet de restituer une histoire totale au point de la faire revivre dans le présent. Au contraire, sa quête érudite et minutieuse le conduit sur des rivages qui lui donnent le sentiment de s'éloigner chaque fois davantage et de ressentir toujours plus présent l'absence et l'altérité du passé : « Il m'échappait ou plutôt je commençais à m'apercevoir qu'il m'échappait. C'est de ce moment, toujours réparti dans le temps, que date la naissance de l'historien. C'est cette absence qui constitue le discours historique. <sup>19</sup> »

Michel de Certeau saisit la découverte de l'autre, de l'altérité comme constitutive du genre historique et donc de l'identité de l'historien, de son métier. Il insiste donc sur cette distance temporelle qui est source de projection, d'implication de la subjectivité historique. Elle invite à ne pas se contenter de restituer le passé tel qu'il fût, mais à le reconstruire, à le reconfigurer à sa

---

<sup>15</sup> - *Ibid.*, p. 85.

<sup>16</sup> - Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du pouvoir*, op. cit., p. 76.

<sup>17</sup> - Michel de Certeau, *L'absent de l'histoire*, Mame, 1973, repris dans *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Gallimard, coll. « Folio », 2002, p. 217-218.

<sup>18</sup> - Michel de Certeau, « Prendre la parole », *Etudes*, juin-juillet 1968, repris dans *La prise de parole et autres écrits politiques*, Le Seuil, coll. « Points », 1994, p. 51

<sup>19</sup> - Michel de Certeau, « Histoire et structure », *Recherches et Débats*, 1970, p. 168.

manière dans une dialogique articulée à partir de l'écart irrémédiable entre le présent et le passé : « Non que ce monde ancien et passé bougeât ! Ce monde ne se remue plus. On le remue. <sup>20</sup> » Michel de Certeau, qui a consacré tant d'années à des travaux d'érudition, fait bien le partage entre cette phase préliminaire, préalable, du relevé des traces documentaires du passé et ce que fût vraiment la réalité du passé. L'opération historiographique ne consiste donc ni à projeter sur le passé nos visions et notre langage présents ni à se contenter d'une simple cumulation érudite. C'est face à cette double aporie que l'historien se trouve confronté, en situation instable, pris dans un mouvement incessant entre ce qui lui échappe, ce qui est à jamais absent et son objectif de donner à voir dans le présent auquel il appartient. C'est cette tension elle-même qui est propre à engendrer le manque ; c'est elle qui met en mouvement la connaissance historique elle-même. C'est en effet dans la mesure où ces chrétiens du XVII<sup>e</sup> siècle lui deviennent étrangers, qu'ils résistent à leur compréhension, que Certeau se métamorphose de l'érudit qu'il était en historien de métier. Il s'en explique lorsqu'il évoque sa propre trajectoire de chercheur qui l'a conduit du compagnon d'Ignace de Loyola, Pierre Favre, à Jean-Joseph Surin. L'intervention de l'historien présuppose de faire place à l'autre tout en maintenant la relation avec le sujet qui fabrique le discours historique. Par rapport au passé, à ce qui a disparu, l'histoire « suppose un *écart*, qui est l'acte même de se constituer comme existant et pensant aujourd'hui. Ma recherche m'a appris qu'en étudiant Surin, je me distingue de lui <sup>21</sup>. » L'histoire renvoie donc à une opération, à une inter-relation dans la mesure où elle s'inscrit dans un ensemble de pratiques présentes. Elle n'est pas réductible à un simple jeu de miroir entre un auteur et sa masse documentaire, mais s'appuie sur toute une série d'opérateurs propres à cet espace de l'entre-deux, jamais vraiment stabilisé.

## I- L'histoire : un faire.

À un pôle de la recherche, il y a donc celui qui fabrique l'histoire dans un rapport d'urgence à son temps, répondant à ses sollicitations, et consacrant son courage d'être à éclairer les chemins non tracés du présent. On retrouve dans une telle conception un rapport similaire à celui qu'a entretenu Paul Ricœur avec les défis relevés de sa contemporanéité, se laissant sans cesse interpeller par l'événement. Mais le sujet historien ne se reconnaît comme tel que par l'altération que lui procure la rencontre avec les diverses formes de l'altérité. A la manière dont Surin découvre, émerveillé, la parole du pauvre d'esprit : « il se découvre sur la scène de l'autre. Il parle dans cette parole venue d'ailleurs et dont il n'est plus question de savoir si elle est à l'un ou à l'autre <sup>22</sup>. » C'est de l'intérieur de cet univers mobile de la pensée que se tient l'historien selon Michel de Certeau, soit dans le maintien d'une posture de questionnement toujours ouvert.

Cette position est à la fois rigoureuse par son renoncement aux facilités de ce que procure un surplomb donnant l'illusion de refermer les dossiers en les suturant de réponses et marquée par son humilité exprimée par le principe selon lequel « l'histoire n'est jamais sûre <sup>23</sup> ». Il rejoint ainsi la conception toujours interrogative de Paul Ricoeur. La résistance de l'autre face au déploiement des modes d'interprétation fait survivre une part énigmatique du passé jamais refermée. Les dossiers ouverts par Michel de Certeau comme celui de la mystique ou de la possession se prêtent particulièrement bien à illustrer cet échappement nécessaire à la prétendue maîtrise historique. Ainsi, à propos du cas de possession de Loudun, Michel de Certeau conclut sa vaste enquête par le fait que « la possession ne comporte pas d'explication historique « véritable » puisque jamais il n'est possible de savoir qui est possédé et par qui <sup>24</sup>. » Il met donc

<sup>20</sup> - *Ibid.*, p. 168.

<sup>21</sup> - Michel de Certeau, *L'absent de l'histoire*, Mame, 1973, p. 158.

<sup>22</sup> - Michel de Certeau, *La Fable mystique*, Gallimard, 1982, p. 320.

<sup>23</sup> - Michel de Certeau, *La Possession de Loudun*, coll. « Archives », Gallimard, (1970), éd. 1990, p. 7.

<sup>24</sup> - *Ibid.*, p. 327.

en garde les historiens contre les limites de toute lecture grillagère, taxinomique qui procure surtout l'illusion de réduire la singularité d'un phénomène à leur système de codification : « L'historien lui-même se ferait illusion s'il croyait s'être débarrassé de cette *étrangeté* interne à l'histoire en la casant quelque part, hors de lui, loin de nous, dans un passé clos <sup>25</sup>. »

Définissant l'opération historiographique, Michel de Certeau l'articule autour de trois dimensions inséparables dont la combinatoire assure la pertinence d'un genre spécifique. En premier lieu, elle est le produit d'un lieu social dont elle émane à la manière dont les biens de consommation sont produits dans des entreprises. A cet égard, il insiste sur le terme même de fabrication dans ce qu'il peut connoter dans sa dimension la plus instrumentale. L'œuvre historienne est alors conçue comme le produit d'un lieu institutionnel qui le surdétermine en tant que relation au corps social, tout en étant le plus souvent purement implicite, le non-dit du dire historien : « Est abstraite, en histoire, toute « doctrine » qui refoule son rapport à la société... Le discours « scientifique » qui *ne parle pas* de sa relation au « corps » social ne saurait articuler une pratique. Il cesse d'être scientifique. Question centrale pour l'historien. Cette relation au corps social est précisément l'objet de l'histoire <sup>26</sup>. » C'est sans doute cette dimension privilégiant l'inscription matérielle, institutionnelle et sociologique de l'histoire comme discipline qui diverge le plus clairement des analyses de Paul Ricœur. Le philosophe se montre plus réservé sur ce point à accorder une telle prévalance à une consubstantialité supposée entre l'énonciation historienne avec son milieu social d'origine afin d'éviter toute forme de sociologisme ou d'explication en terme de reflet, ce qui ne signifie pas que Michel de Certeau ait sombré dans cet écueil réductionniste. C'est sur ce plan qu'il est au plus proche de l'inspiration marxiste, comme il le dit à Jacques Revel en 1975 : « Je suis parti de Marx : « L'industrie est le lieu *réel* et historique entre la nature et l'homme ; elle constitue « le fondement de la science humaine ». Le « faire de l'histoire » est en effet une « industrie » <sup>27</sup>. » La notion même de « faire de l'histoire » connaît d'ailleurs un succès tel qu'elle se transforme de titre d'un article de Michel de Certeau publié en 1970 en emblème de la trilogie publiée chez Gallimard en 1974 sous la direction de Pierre Nora et de Jacques Le Goff.

En second lieu, l'histoire est une pratique. Elle n'est pas simple parole noble d'une interprétation désincarnée et désintéressée. Au contraire, elle est toujours médiatisée par la technique et sa frontière se déplace constamment entre le donné et le créé, entre le document et sa construction, entre le supposé réel et les mille et une manières de le dire. A cet égard, l'historien est celui qui maîtrise un certain nombre de techniques depuis l'établissement des sources, leur classement jusqu'à leur redistribution en fonction d'un autre espace en utilisant un certain nombre d'opérateurs. On retrouve ici l'approche de Ricœur d'un métier d'historien conçu comme celui d'une « analyse ». A ce niveau, se déploie toute une dialectique singularisante du sujet historien subissant la double contrainte de la masse documentaire à laquelle il se trouve confronté et celle d'avoir à opérer des choix : « En histoire, tout commence avec le geste de *mettre à part*, de rassembler, de muer ainsi en « documents » certains objets répartis autrement <sup>28</sup>. » L'historien est alors autant tributaire de l'archivistique de son époque que du degré de technicité des moyens mis en œuvre pour la prospecter. La révolution informatique modifie substantiellement sur ce point les procédures et démultiplie les potentialités d'analyse. Si l'historien doit utiliser ces nouvelles possibilités que lui procurent les progrès réalisés dans le domaine de la quantification des données, il doit par contre se défier d'y sacrifier les singularités résistantes du passé. A ce titre Michel de Certeau privilégie la notion d'écart et situe l'historien dans les entours des rationalisations acquises : « Il travaille dans les marges - A cet égard, il devient un rôleur <sup>29</sup>. » Grâce à cette mise à distance, il peut se donner pour objet ce qui est

---

<sup>25</sup> - *Ibid.*, p. 327.

<sup>26</sup> - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Gallimard, 1975, p. 70.

<sup>27</sup> - Michel de Certeau, entretien avec Jacques Revel, *Politique-Aujourd'hui*, nov. déc. 1975, p. 66.

<sup>28</sup> - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 84.

<sup>29</sup> - *Ibid.*, p. 91.

refoulé par la Raison afin d'en prospecter, à la manière de Michel Foucault, son envers : c'est ainsi que l'historien des années soixante-dix se dote volontiers pour champ d'investigation l'étude de la sorcellerie, de la folie, de la littérature populaire, de l'Occitanie, des paysans comme autant de silences interrogés, autant d'histoires brisées, blessées et refoulées de la mémoire collective.

En troisième lieu, et cela donne lieu au titre même de son ouvrage d'épistémologie historique de 1975, l'histoire est écriture. L'attention que porte Michel de Certeau au mode d'écriture de l'histoire ne signifie nullement qu'il limiterait cette discipline à sa seule dimension discursive : « En fait, l'écriture historique - ou historiographie - reste contrôlée par les pratiques dont elle résulte ; bien plus, elle est elle-même une pratique sociale <sup>30</sup>. » Lieu même de réalisation de l'histoire, l'écriture historique est prise dans une relation fondamentalement ambivalente par sa double nature d'écriture en miroir qui renvoie au présent comme fiction fabricatrice de secret et de mensonge en même temps que de vérité ainsi qu'écriture performative par son rôle majeur de construire un « tombeau » pour le mort, jouant ainsi le rôle de rite d'enterrement. L'écriture historique aurait fonction symbolisatrice qui permet à une société de se situer en se donnant un passé dans le langage. L'histoire « ouvre ainsi au présent un espace propre : « marquer » un passé, c'est faire une place au mort, mais aussi redistribuer l'espace des possibles <sup>31</sup>. » L'écriture historique est alors un « tombeau » pour le mort au double sens de l'honorer et de l'éliminer, procédant ainsi au travail de deuil. Le rôle performatif de l'histoire revient à permettre « à une pratique de se situer par rapport à son *autre*, le passé <sup>32</sup>. »

De cette conception certaliennne, certains ont cru pouvoir y fonder une pratique déconstructiviste, notamment dans le monde anglo-saxon, mais une telle perspective n'est manifestement pas celle de Michel de Certeau qui achève sa définition de ce qu'est l'opération historiographique en l'attachant fermement, à la manière de Paul Ricœur, à une théorie du sujet clivé, du *cogito* blessé : « Dans la mesure où notre rapport au langage est toujours un rapport à la mort, le discours historique est la représentation privilégiée d'une « science du sujet » et du sujet « pris dans une division constituante » - mais avec une mise en scène des relations qu'un *corps* social entretient avec son *langage* <sup>33</sup>. »

L'espace épistémologique défini par l'écriture historique se situe, selon Michel de Certeau, en tension entre science et fiction. A cet égard, il récuse comme Paul Ricœur, la fausse alternative selon laquelle l'histoire aurait à choisir et aurait définitivement rompu avec le récit pour accéder au statut de science ou au contraire aurait renoncé à sa vocation scientifique pour s'installer dans le régime de la pure fiction. Il émet ainsi quelques réserves devant ce qu'il qualifie d'« Ile Fortunée <sup>34</sup> » qui permettrait à l'historien de penser qu'il peut arracher l'historiographie à ses relations ancestrales avec la rhétorique pour enfin accéder, grâce à cette « ivresse statisticienne <sup>35</sup> » à une scientificité enfin incontestable et définitive. Au contraire, l'histoire reste un mixte, même si elle est née d'une rupture initiale avec le monde de l'épopée et du mythe. L'érudition historique a pour fonction de réduire la part d'erreur de la fable, de diagnostiquer du faux, de traquer du falsifiable, mais dans une incapacité structurelle à accéder à une vérité définitivement établie du vécu passé. Cette position fondamentalement médiane tient au fait que l'histoire se situe entre un discours fermé qui est son mode d'intelligibilité et une pratique qui renvoie à une réalité. Cette dernière est elle-même dédoublée en deux niveaux : le réel comme *connu*, soit ce que l'historien comprend de ce que fût le passé et le réel comme *impliqué* par l'opération historiographique elle-même, c'est à dire ce qui renvoie à une « pratique du sens <sup>36</sup> ». A la fois point de départ, d'impulsion d'une démarche scientifique, ce réel est donc aussi résultat, produit fini. La discipline historique se situe dans la mise en relation de ces deux niveaux et maintient

<sup>30</sup> - *Ibid.*, p. 103.

<sup>31</sup> - *Ibid.*, p. 118.

<sup>32</sup> - *Ibid.*, p. 119.

<sup>33</sup> - *Ibid.*, p. 120.

<sup>34</sup> - Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Gallimard, 1987, p. 77.

<sup>35</sup> - *Ibid.*, p. 78.

<sup>36</sup> - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 47.

donc l'historien dans un équilibre inéluctablement instable. C'est cet entre-deux qui rend nécessaire un constant travail de différenciation autour d'une ligne frontière entre passé et présent, césure le plus souvent invisible car niée par l'opération historiographique elle-même : « Le mort resurgit, intérieur au travail qui postulait sa disparition et la possibilité de l'analyser comme un objet. Le statut de cette limite, *nécessaire* et *déniée*, caractérise l'histoire comme *science humaine*<sup>37</sup>. » C'est ce rapport internalisé entre passé et présent qui conduit Michel de Certeau à définir la lecture de la tradition passée, confrontée au désir de vivre dans l'aujourd'hui comme une nécessaire « hérésie du présent »<sup>38</sup>.

## II- Historiser les traces mémorielles.

L'histoire impliquant une relation à l'autre en tant qu'il est absent selon Michel de Certeau, l'écriture de l'historien s'inscrit dans un bougé du passé qui participe d'une pratique de l'écart au cours de laquelle le sujet historien réalise qu'il opère un travail sur un objet « qui fait retour dans l'historiographie »<sup>39</sup>. C'est dans la pluralité des sédimentations de sens déposés dans l'épaisseur du passé que se trouve l'énigme toujours présente d'un accès au réel qui a bien chez Certeau cette dimension limite de la restitution d'une figure perdue, comme chez Lacan qui assignait au Réel la place de l'impossible. Le réel est irrémédiablement en position de l'absent « partout *supposé* et partout *manquant*<sup>40</sup>. » Cependant cet absent est bien là, lové à l'intérieur même du présent, non pas comme ce qui perdure dans une sorte de conservatoire attendant périodiquement d'être objet d'attention, mais il est accessible à la lisibilité grâce aux métamorphoses successives dont il est l'objet dans une invention perpétuée au fil du temps d'événements anciens chaque fois reconfigurés. Michel de Certeau accorde sur ce plan une prévalence au rapport toujours mouvant institué par le présent avec son passé : « Le caractère historique de l'événement n'a pas pour indice sa conservation hors du temps, grâce à un savoir maintenu intact, mais au contraire son introduction dans le temps des inventions diverses auxquelles il « fait place »<sup>41</sup>. » En établissant une corrélation entre la puissance d'ouverture de la découverte des commencements du passé comme autant de possibles et les nouvelles constructions élaborées par les historiens dans l'après-coup, Certeau met en évidence la richesse potentielle immanente du passé qui ne peut s'avérer que par la réouverture d'un nouvel espace grâce à l'opération historiographique. Un vaste continent, d'immenses ressources s'offrent ainsi, non pas comme leviers de reproduction, mais comme autant de sources d'inspiration à de vrais créations dans les phases de crise et d'ébranlement de l'institué, comme possible recours à une autre grammaire de notre rapport au monde.

À cet égard, Certeau incite à penser différemment le moment mémoriel actuel en récusant toute forme d'approche qui relèverait d'une compulsion de répétition de l'objet perdu. Au contraire, il définit, à l'écart des lectures grillagères, une histoire sociale de la mémoire qui resterait attentive à toute altération comme source de mouvement dont il faut suivre les effets. Elle a pour objet un absent qui agit, un acte qui ne peut s'attester que s'il est l'objet de l'interrogation de son autre : « Bien loin d'être le reliquaire ou la poubelle du passé, elle vit (la mémoire) de croire en des possibles et de les attendre, vigilante, à l'affût »<sup>42</sup>. La répétition du même, le ressassement n'est qu'apparence qui semble relier la figure du passé dans les commémorations présentes, mais en fait, derrière cette identité formelle, l'historien attentif aux

---

<sup>37</sup> - *Ibid.*, p. 48.

<sup>38</sup> - Michel de Certeau, *La faiblesse de croire*, Le Seuil, 1987, p. 71.

<sup>39</sup> - Michel de Certeau, *L'absent de l'histoire*, *op. cit.*, p. 173.

<sup>40</sup> - Michel de Certeau, *La faiblesse de croire*, *op. cit.*, p. 198.

<sup>41</sup> - *Ibid.*, p. 212.

<sup>42</sup> - Michel de Certeau, *L'invention du possible*, 1- *Arts de faire*, Folio-Gallimard, 1990, p. 131.



pratiques dans leur signifiante pour les acteurs peut lire une différence de nature dans le contenu de l'événement invoqué et réitéré. L'histoire n'est plus alors conçu comme legs ou fardeau à supporter comme l'avait perçu en le dénonçant Nietzsche, mais déchirure temporelle incessante, pli dans la temporalité. Elle a alors pour fonction comme le disait Alphonse Dupront « de déplier ce que le temps a durci ». Nulle hiérarchisation dans ce temps feuilleté car chacun des moments de réactualisation est en soi une rupture instauratrice qui rend ses suites incommensurables avec ce qui le précède. L'histoire naît de cette rencontre avec l'autre qui déplace les lignes du présent dans un entrelacement de l'histoire et de la mémoire : « Le parallèle « mémoire »/« histoire » fait entendre le duo « moi »/« toi » qu'il ne donne pas à voir. Il suggère à l'oreille une intimité sous-jacente à l'opposition visible (lisible) qui sépare de la durée intérieure (la mémoire) le temps de l'Autre (l'histoire) <sup>43</sup>. »

Michel de Certeau n'aura pas connu la centralité actuelle dont bénéficie la mémoire dont l'envahissement a même tendance à refouler l'histoire, à en court-circuiter les opérateurs critiques. Pourtant il a réfléchi aux instruments qui permettent de conserver une juste distance et de problématiser des deux dimensions, grâce à sa traversée de l'œuvre freudienne et sa prise en compte de l'intérieur de « ce que Freud a fait à l'histoire ». A la suite de Freud, il assigne bien au passé la place du refoulé qui revient, subreptice, à l'intérieur d'un présent d'où il a été exclu à la manière du père de Hamlet qui fait retour, mais comme fantôme. Face au continent mémoriel dans lequel le mort hante le vif, la démarche de l'historiographe se distingue néanmoins de celle du psychanalyste par sa manière de distribuer l'espace de la mémoire qui induit une stratégie singulière de maniement du temps : « Elles pensent autrement le rapport du passé et du présent <sup>44</sup>. » Alors que la psychanalyse vise à reconnaître les traces mnésiques dans le présent, l'historiographe pose le passé « à côté » du présent. Face au legs mémoriel, l'historiographe n'est pas dans une attitude passive de simple reproduction, exhumation du récit des origines. Ses déplacements et reconfigurations renvoient à un faire, à un métier et à un travail : « Son travail est donc aussi un événement. Parce qu'il ne répète pas, il a pour effet de changer l'histoire-légende en histoire-travail <sup>45</sup>. » Les deux stratégies déployées afin de rendre compte de la perte, de dire l'absence et de signifier la dette se déploient entre présent et passé dans des procédures distinctes. D'un côté l'historiographie a pour ambition de sauver de l'oubli positivités perdues ; elle vise à rapporter des contenus au texte en masquant l'absence des figures dont elle tente de donner le maximum de présence, trompant ainsi la mort, « elle fait *comme si* elle y était, acharnée à construire du vraisemblable et à combler les lacunes <sup>46</sup>. » L'historiographe rature donc son rapport au temps lors même qu'il déploie son propre discours au présent. A l'inverse, le roman freudien se situe du côté de l'écriture, plaçant au cœur de sa préoccupation explicite une relation de visibilité de son rapport au temps comme lieu même d'inscription des modalités de l'appartenance et de la dépossession. Cette distinction faite, il n'en reste pas moins une analogie fondamentale des deux démarches, du regard psychanalytique et du regard historiographique qui ont en commun de procéder à des déplacements et non à des vérifications. A cet égard, on peut opposer le moment du recouvrement d'une histoire-mémoire qui se pensait dans la linéarité d'une filiation généalogique à l'émergence d'un nouveau régime d'historicité tel qu'on peut le concevoir aujourd'hui en s'inspirant de la problématique freudienne dont s'inspire Michel de Certeau lorsqu'il y voit la possibilité de penser l'étrangeté lorsqu'elle est marquée par les jeux et rejeux des survivances et des stratifications de sens dans un même lieu.

C'est ainsi que le double tournant herméneutique et pragmatique initié par Bernard Lepetit au sein des *Annales*, déplaçant la totalité temporelle du côté du présent de l'action, met en évidence, à partir de lieux étudiés dans leur singularité, que le passé n'est pas clos, n'est pas chose morte à muséographier, mais bien au contraire reste toujours ouvert à des donations nouvelles de

<sup>43</sup> - Michel de Certeau, *La Fable mystique*, op. cit., p. 409.

<sup>44</sup> - Michel de Certeau, *L'histoire et la Psychanalyse entre science et fiction*, op. cit., p. 99.

<sup>45</sup> - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, op. cit., p. 292.

<sup>46</sup> - *Ibid.*, p. 331.

sens. Le régime de temporalités feuilletées apparaît ainsi à Bernard Lepetit, spécialiste d'histoire urbaine, comme exemplaire dans l'observation qu'il fait de la place des Trois Cultures de Mexico<sup>47</sup>. Il rappelle que le projet, remontant au début de l'année 1960, est explicite et juxtapose les ruines d'une pyramide aztèque, un couvent du XVI<sup>e</sup> siècle et un gratte-ciel moderne de dimension modeste. Donc, dans un même espace, l'habitant de Mexico est appelé à pénétrer dans trois temporalités différentes : celle de ses racines indigènes, celle de la période coloniale et celle de la modernité contemporaine rassemblées et destinées à accueillir une nouvelle classe moyenne montante en quête de légitimité et forte de son pouvoir. La place des Trois cultures donne à lire une plage d'histoire officielle. Or ce lieu de légitimité, installé au cœur de la cité est doublement ébranlé : une première fois en 1968 lorsque l'armée tire sur la foule étudiante rassemblée sur la place, faisant des centaines de morts, et une seconde fois en 1985 lorsque le tremblement de terre affecte cette fois tout le quartier dans lequel on relève plus d'un millier de morts. Ces deux événements font de cette place un sens nouveau. Symbole de la pérennité du pouvoir dans le temps, voilà cette place devenue lieu dramatique, évoquant des tragédies collectives. De cet exemple, Lepetit tire l'enseignement que l'espace urbain échappe à l'intentionnalité fonctionnelle de ses concepteurs et rassemble des dimensions tant matérielles qu'immatérielles d'hier et d'aujourd'hui, en concordance/discordance. En même temps, le lieu urbain est tout entier présent, recomposant, réinvestissant les lieux anciens selon de nouvelles normes : des fortifications deviennent des boulevards de ceinture ; d'anciennes gares deviennent musées ; des couvents sont utilisés comme casernes ou hôpitaux et sur l'emplacement du noviciat de Laval où Certeau a fait ses études s'est construit un supermarché. Le sens social assigné à tel ou tel élément de l'urbanistique ne s'opère jamais à l'identique et se réfère toujours à une pratique présente. Cette appréciation conduit Lepetit à considérer que la ville n'est pas à considérer comme une chose inerte, réifiée à jamais pour la science, mais comme une catégorie de la pratique sociale. Cette approche, ancrée dans des espaces situés dans le temps, attentive à la signification de l'acteur, privilégie aussi le jeu d'échelle spatial et assimile donc la géographie dans ses dernières avancées théoriques en matière de représentation.

De la même manière que Ricœur, Michel de Certeau établit ce lien nécessaire entre histoire et mémoire qui doit éviter tout autant l'écueil du recouvrement que celui de la séparation radicale : « L'étude historique met en scène le travail de la mémoire. Elle en représente, mais techniquement, l'œuvre contradictoire. En effet, tantôt la mémoire sélectionne et transforme des expériences antérieures pour les ajuster à de nouveaux usages, ou bien pratique de l'oubli qui seul fait place à un présent ; tantôt elle laisse revenir, sous forme d'imprévu, des choses qu'on croyait rangées et passées (mais qui n'ont peut-être pas d'âge) et elle ouvre dans l'actualité la brèche d'un insu. L'analyse scientifique refait en laboratoire ces opérations ambiguës de la mémoire<sup>48</sup>. » Cette perspective ouvre une possible histoire sociale de la mémoire dont les effets sur l'historiographie sont de postuler le renoncement à toute position de surplomb. Au contraire, une telle interaction s'appuie sur l'hétérogénéité de perspectives toujours en mouvement comme autant de postes d'observation qui créent un bougé de l'écriture historique dont la finalité revient à restituer la pluralité des regards possibles. Certeau reste vigilant à une heure qui n'est pas encore de fièvre commémorative contre toutes les formes d'engluement dans le ressassement du passé et c'est pourquoi il substitue déjà, dans son dialogue avec le médiéviste Georges Duby la notion de dette à celle d'héritage : « De ces ancêtres, il n'est pas l'héritier mais l'endetté<sup>49</sup> ». Dès cette date, 1978, Certeau définit donc le chantier historiographique comme celui de la combinaison d'une mise à distance et d'une dette et voit dans le travail de Georges Duby sur l'imaginaire au Moyen-Age la possible restitution d'une dimension jusque-là sous-estimée et dépendante, celle de la formalité des pratiques, des divers formes de symbolisation : « Votre recherche ouvre la possibilité d'une

---

<sup>47</sup> - Bernard Lepetit, communication au Colloque de Saint-Petersbourg consacré à « Politique et société en Russie contemporaine », 29 sept. 1995.

<sup>48</sup> - Michel de Certeau, « Historicités mystiques », *Recherches de science religieuse*, tome 73, 1985, p. 326.

<sup>49</sup> - Michel de Certeau, dans *Georges Duby, L'Arc*, 1978, p. 81.

formalité de l'histoire <sup>50</sup>. » Ce qui l'intéresse particulièrement dans l'analyse de Duby est cet ancrage des jeux complexes entre pratiques sociales et pratiques signifiantes à l'intérieur même d'une conflictualité sociale située. Le passage d'une vision binaire à une vision ternaire de la société ne fonctionne pas chez Duby comme simple reflet des mécanismes économiques. Il désigne plutôt « ce qu'une société perçoit comme manquant relativement à une organisation de ses pratiques <sup>51</sup> ».

Et l'on retrouve les positions de Ricœur dans la conception d'un jeu interdisciplinaire qui ne se donne pas comme le levier d'une totalisation systématique ni comme construction d'un système englobant, mais comme travail sur les limites impliquant une pluralité principielle de perspectives : « Pour l'historien, le sacrifice consisterait aussi dans la reconnaissance de sa limite, c'est à dire de ce qui lui est enlevé. Et l'interdisciplinarité ne consisterait pas à élaborer un bricolage totalisant, mais au contraire à pratiquer effectivement le deuil, à reconnaître la nécessité de champs différents <sup>52</sup>. »

### III- L'ouverture du dire sur un faire.

Certaines lectures de Michel de Certeau ont eu tendance à privilégier en lui un des représentants en France du *Linguistic Turn* et à l'enfermer dans une approche purement rhétorique du discours historique à l'intérieur d'une conception exclusivement discursive de l'histoire. En fait, pour Michel de Certeau comme pour Ricœur, l'histoire n'est pas une pure topologie qui en ferait une variante de la fiction. Bien au contraire, il insiste sur l'ouverture par l'histoire d'un espace inédit autour de la quête d'une vérité qui la distingue fondamentalement du simple « effet de réel », selon les termes de Roland Barthes. L'objet de l'histoire comme l'opération même de l'historien renvoient à une pratique, à un faire qui déborde les codes discursifs. L'écriture de l'histoire se situe donc dans un entre-deux, toujours en déplacement, dans une tension entre un dire et un faire : « Ce rapport du discours à un *faire* est interne à son objet <sup>53</sup>. » Le texte de l'historien, sans se substituer à une praxis sociale ni en constituer le reflet, occupe la position du témoin et celle du critique. Il est donc animé par la marque du sujet de son énonciation par un désir inscrit dans le présent et c'est d'ailleurs ce qui retient l'attention de Michel de Certeau dans l'essai d'épistémologie historique écrit en 1971 par Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*. S'il se montre quelque peu agacé par les énoncés péremptaires selon lesquels rien n'existe du réel si ce n'est par le discours et s'il prend ses distances vis-à-vis du nominalisme principiel des propositions de Veyne, il lui reconnaît néanmoins le mérite d'assumer le désir de l'historien dans son rapport à la fabrication de l'histoire : « C'est une révolution que d'installer le plaisir comme critère et comme règle, là où ont régné tour à tour la « mission » et le fonctionnariat politiques de l'historien, puis la « vocation » mise au service d'une « vérité » sociale, enfin la loi technocratique des institutions du savoir <sup>54</sup>. » Si l'introduction du « je » comme fondatrice de l'opération historiographique est considérée avec faveur, Certeau ne cache pas ses réserves devant l'orientation de Veyne lorsque ce dernier laisse en suspens la question du rapport entre le traitement du discours historique et les pratiques d'une discipline, invitant à ne pas délaisser un des pôles constitutifs de l'écriture historique.

Certeau accorde à la notion de pratique une importance majeure qui court tout au long de son œuvre, que ce soit lorsqu'il scrute la quotidienneté, les arts de faire au XX<sup>e</sup> siècle ou

<sup>50</sup> - *Ibid.*, p. 82.

<sup>51</sup> - *Ibid.*, p. 83.

<sup>52</sup> - *Ibid.*, p. 84.

<sup>53</sup> - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 61.

<sup>54</sup> - Michel de Certeau, *Annales, E.S.C.*, n°6, nov.déc. 1972, p. 1325.

lorsqu'il conceptualise l'opération historiographique. Un de ses textes majeurs, publié dans *L'écriture de l'histoire* s'intitule : « La formalité des pratiques : Du système religieux à l'éthique des Lumières (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) ». Objets du regard de l'historien, les pratiques sont aussi constitutives du travail de l'historien. Certeau définit la pratique à l'intérieur d'une dichotomie entre stratégie et tactique : « J'appelle « stratégie » le calcul des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir est isolable d'un « environnement ». Elle postule un lieu susceptible d'être circonscrit comme un *propre* et donc de servir de base à une gestion de ses relations avec une extériorité distincte. La rationalité politique, économique ou scientifique s'est construite sur ce modèle stratégique. J'appelle au contraire « tactique » un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance. Elle ne dispose pas de base où capitaliser ses avantages...<sup>55</sup>. »

Lorsque Certeau définit la notion de stratégie, il en désigne l'extériorité, établissant une frontière entre un lieu de savoir, de capitalisation du pouvoir et un lieu à s'appropriier, à conquérir. Il considère donc bien l'existence d'un niveau extra-discursif dans lequel s'inscrivent et se déploient les ambitions stratégiques. Par ailleurs, si la tactique ne définit pas d'extériorité dans la mesure où elle reste interne au lieu de l'autre, elle s'inscrit, selon Certeau, non du côté du discours par lequel se repère la stratégie, mais du côté de la pratique, du faire, à l'intérieur même de l'effectuation de l'acte.

Ces distinctions sont au centre de la crise qu'analyse Certeau en historien lorsqu'il repère la distorsion croissante entre le dire et le faire dans la crise que ressentent certains spirituels du début du XVII<sup>e</sup> siècle à l'intérieur de la Compagnie jésuite. L'aspiration mystique de ceux que Certeau qualifie de « petits saints d'Aquitaine » et surtout d'un Jean-Joseph Surin, cristallise une crise de conscience devant une institution qui tend à se refermer sur elle-même et à transformer son message spirituel en scolastique. Ces mystiques vivent une division intérieure, un véritable clivage interne entre les formes de la modernité sociale et un dire qui ne correspond plus à un faire. C'est de cette scission que la déchirure mystique se donne à voir et s'exprime comme exigence nouvelle, insatisfaite devant les institutions en place et les débordant de toutes parts. Ce qui est en jeu dans le basculement de la modernité qui s'opère selon Certeau entre le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, mais qui s'accroît encore davantage avec la sécularisation généralisée de la société au XX<sup>e</sup> siècle, c'est le recul de l'institution ecclésiale comme lieu d'énonciation du vrai : « La vie sociale et l'investissement scientifique s'exilent peu à peu des inféodations religieuses<sup>56</sup>. » L'unité du cadre théologico-politique se brise successivement sur les progrès de la sécularisation, l'affirmation de l'Etat moderne et la découverte de l'altérité au contact des nouveaux mondes. De ces fractures multiples résulte un mouvement d'extériorisation de la catégorie du religieux qui se donnait jusque-là dans une cohérence unique et totalisante. Elle se trouve alors réduite à une expression purement contingente et s'exprime dans sa pluralité. Le relais est pris par le pouvoir politique qui se voit confié la charge d'enrôler les croyances. L'Etat instrumentalise le religieux et ce qui se modifie, selon Certeau, n'est pas tant le contenu religieux que « la pratique qui désormais fait fonctionner la religion au service d'une politique d'ordre<sup>57</sup> ».

L'enseignement méthodologique qu'en tire Michel de Certeau pour rendre compte de ce basculement au plan historique est essentiel par son insistance sur la formalité des pratiques. Il signifie en effet que le lieu du changement n'est pas tant le contenu discursif lui-même que cet entre-deux dont la distorsion est ressentie vivement comme l'expression d'une crise indépassable et qui est le produit d'une distance croissante entre la formalité des pratiques et celle des représentations : « Il y a dissociation entre l'exigence de *dire* le sens et la logique sociale

<sup>55</sup> - Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, tome 1. Arts de faire*, Gallimard, Folio, éd. 1990, p. XLVI.

<sup>56</sup> - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire, op. cit.*, p. 155.

<sup>57</sup> - *Ibid.*, p. 166.

du *faire*<sup>58</sup>. » C'est entre ces deux pôles que l'expérience mystique exprime les nouvelles formes de subjectivation de la foi, cherchant à tenir ensemble les deux exigences dissociées par l'évolution historique.

C'est donc à une traversée expérientielle à laquelle nous invite Certeau dans sa construction d'une anthropologie du croire. Le fait d'exhumer le passé ne correspond ni au mythe de Michelet de le faire revivre ni au goût antiquaire des érudits, mais il est toujours éclairé par le devenir et doit nourrir l'invention du quotidien. Le paradoxe de la confrontation de l'exception ordinaire qu'est Jean-Joseph Surin permet en effet de mieux comprendre le mouvement qui anime les multiples formes de l'intelligence rusée, la profusion des tactiques, la *Metis* grecque à l'œuvre dans la quotidienneté du XX<sup>e</sup> siècle. Là encore, comme chez Ricœur, c'est l'événement qui est maître par sa capacité à altérer et à mettre en mouvement : « L'essentiel est de se rendre « poreuse » à l'événement (le mot revient souvent), de se laisser « atteindre », « changer » par l'autre, d'en être « altéré », « blessé »<sup>59</sup>. » Tout ce travail d'érudition historique est donc animé chez Certeau par le souci d'éclairer son siècle, le XX<sup>e</sup> siècle, en élucidant ce qu'il qualifie en 1971 de « rupture instauratrice ». Le travail sur le passé est à ce titre analogue au travail analytique selon Certeau comme opération présente qui s'applique aux équations personnelles et collectives. Négliger le passé revient à le laisser intact à notre insu et donc vivre sous sa tutelle, alors que l'opération historiographique rend possible de penser le futur du passé : « Paradoxalement, la tradition s'offre donc un champ de possibles<sup>60</sup>. » L'opération historiographique trouve donc son prolongement dans les analyses des manières de faire dans la vie quotidienne. Certeau y repère les manifestations polymorphes de l'intelligence immédiate, rusée et faite d'astuces, de tactiques mises en œuvre par les consommateurs qui ne se laissent pas réduire à la passivité mais produisent par leur manière singulière de s'appropriier les biens culturels. Ces techniques ou tactiques de réappropriation subvertissent les partages dichotomiques entre dominants et dominés, producteurs et consommateurs. Elles représentent autant de potentialités créatives. Certeau reprend, pour les qualifier, ce que Deligny appelait les « lignes d'erre », soit les parcours tracés hors des chemins battus par les enfants autistes, des itinéraires solitaires, des vagabondages efficaces qui coupent le chemin des adultes.

Tant dans le passé que dans le présent, les pratiques sont donc toujours, selon Certeau, considérées comme irréductibles aux discours qui les décrivent ou les proscrivent. Toute la recherche de Certeau est habitée par cette tension entre la nécessité de penser la pratique et l'impossible écriture de celle-ci dans la mesure où l'écriture se situe du côté de la stratégie. C'est ce passage difficile, ce déplacement que tente l'opération historiographique dans son ambition à retrouver la multiplicité des pratiques en leur donnant une existence narrative.

La manière dont Certeau réussit à rendre compte des pratiques par l'écriture consiste à s'appuyer sur les acquis d'une pragmatique du langage inspirée par les travaux de la linguistique de l'énonciation de Benveniste et des travaux sur les actes de langage de Austin et de Searle. C'est par la pragmatique que Certeau parvient à restituer la singularité de ces *modus loquendi* des mystiques qui sont caractérisés par un parler marqué par l'altération, la traduction et l'excès des cadres établis. Cette traversée expérientielle naît de la désontologisation du langage et du clivage grandissant entre la langue déictique et l'expérience référentielle propre à la modernité : « Les manières de parler spirituelles participent à cette nouvelle pragmatique. La science mystique a d'ailleurs favorisé un exceptionnel développement de méthodes<sup>61</sup>. » C'est dans le dialogue, la dialogique que se noue ce langage mystique. La communication désigne un acte qui focalise récits, traités et poèmes : « Le nom même qui symbolise toute cette littérature mystique renvoie à l'« acte de parole » (le *speech act* de J. R. Searle) et à une fonction « illocutionnaire » (J.L. Austin)

---

<sup>58</sup> - *Ibid.*, p. 171.

<sup>59</sup> - Luce Giard, *Le Voyage mystique*, Cerf, 1988, p. 166.

<sup>60</sup> - Michel de Certeau, *Le christianisme éclaté*, Le Seuil, 1974, p. 46.

<sup>61</sup> - Michel de Certeau, *La Fable mystique*, *op. cit.*, p. 178.

: l'*Esprit*, c'est « celui qui parle » - *el que habla*, dit Jean de la Croix ; c'est le locuteur, ou « ce qui parle »<sup>62</sup>. »

De cette traversée de l'expérience intérieure, il résulte un déplacement du clivage entre le vrai et le faux. De la même manière que la vérité est toujours tensive chez Ricœur, la science expérimentale que prône Certeau, après Surin, tient à une indétermination présupposée du partage entre le vrai et le faux. C'est ainsi que Surin ne se présente pas dans une posture de maîtrise de la vérité face à Jeanne des Anges. Si la moniale est possédée par les diables, Surin considère que « savoir quand ils disent la vérité et quand ils ne la disent pas, il est malaisé de donner une règle assurée et indubitable »<sup>63</sup>. »

Ces pratiques et ruses sans lieux ne sont pas assurées ; elles restent sans capitalisation possible. Au contraire, elles sont exposées aux aléas du temps, à ne pas laisser de traces, ce qui leur donne une fragilité principielle. Certeau différencie deux usages du temps : une pratique qui est devenue aujourd'hui envahissante et qui consiste à temporaliser un lieu et à magnifier sa valeur dans une perspective hagiographique pour y asseoir une légitimité, une identité. Cette stratégie revient à tuer le temps pour y défendre le lieu dans sa pérennité supposée face à l'érosion du temps. À ce version conservatoire, Certeau oppose divers autres usages du temps définis par leur caractère combinatoire. Il distingue en premier lieu l'usage d'un temps expecté, celui du chasseur, forme de tricotage entre temps continu et surprises événementielles. Une autre forme de combinaison serait celle d'un temps tissé, de temps en forme d'entrelacs, à la manière du temps enchevêtré des conversations. En troisième lieu, il repère ce qu'il qualifie de temps troué ou temps repris, non maîtrisé au cours duquel l'accident fait sens. En dernier lieu, il y aurait le temps sans trace, simple temps de la perte, largement présent dans la mémoire orale à jamais perdue.

Le braconnage de Certeau traverse toutes ces temporalités tissées comme un cheminement de soi constitué par l'enchevêtrement de récits, de contraintes qui sont autant de chicanes au travers desquelles la liberté se fraye sa voie dans des chemins non tracés qui sont ceux qui permettent la constitution d'un soi par l'autre. Ricœur et de Certeau se rejoignent ici totalement jusque dans l'horizon poétique toujours inscrit comme devenir, toujours inachevé qui relance les questions posées au passé afin d'instaurer une relation créatrice avec lui. Cette langue poétique d'expérience naît à la fois de la dichotomie instituée par la modernité entre les croyances et le croyable. Elle est la relance incessante de questions désormais sans réponses et décrit bien la posture nouvelle de l'historien assumant une attitude plus humble, moins sûr d'apporter des réponses définitives à des questions, mais davantage porté à poser des questions à des réponses passées.

---

<sup>62</sup> - *Ibid.*, p. 217.

<sup>63</sup> - Surin, cité par Michel de Certeau, *La possession de Loudun, op. cit.*, p. 218.